

à la tête, qu'on peut chasser en bottes vernies, et n'en être que plus intrépide. Le premier, le comte d'Orsay parut à un rendez-vous de chasse, dans une tenue irréprochable de fraîcheur, de style et de bon goût. D'abord, les vieux Nemrods anglais s'amuserent beaucoup de son habit si frais, de son gilet si blanc, de sa cravate si artistement nouée ; ils comptaient se divertir immensément aux dépens du Français. Les pauvres gens ! parce qu'ils étaient sales et crottés, ils s'imaginaient qu'il fallait leur ressembler, sous peine de n'être qu'un indigne chasseur.

Parmi les rieurs, un gentilhomme anglais, à la crinière rouge et nationale, à la tournure fâcheuse, un des héros ordinaires de la chasse, se faisait remarquer par ses plaisanteries fines et délicates : vous savez avec quel tact les Anglais manient l'arme du ridicule. Le comte d'Orsay ne s'apercevait pas de l'effet produit par l'élégance de sa toilette. Et, sans être stimulé par le besoin de se faire un nom, une position, tout naturellement il accomplit mille prouesses, qui donnèrent à réfléchir au gentilhomme rouge. Devant lui les murs de six pieds n'avaient que six pouces ; les rivières devenaient des ruisseaux et les précipices de simples fossés.

Au milieu du jour, la chasse arriva à une rivière, que les pluies avaient changée en torrent. Le renard se jette à l'eau ; les chiens le suivent, les chasseurs reculent, tous ils ont peur, excepté le comte d'Orsay ; ce Français si élégant, ce Français dont on avait tant ri, se lance dans le torrent. Il ne s'agissait de rien moins que d'être englouti, et, comme dit le poète, *to be or not to be*, d'être ou ne pas être. Mais Dieu protégeait la France et son champion ; il arriva sain et sauf à la rive opposée. Quand il eut mis le pied sur la terre ferme, il voulut savoir si ses compagnons s'étaient tirés d'affaire aussi heureusement que lui : ils n'avaient pas bougé, ils étaient encore cloués sur le rivage. A ce regard qu'il prend pour une insulte, le gentilhomme rouge n'y tient plus ; la vanité l'emporte ; il ne craint plus rien ; il pousse son cheval dans la rivière. Arrivés au milieu de l'eau rapide et tourbillonnante, qu'ils n'avaient pas su couper, homme et cheval perdent la tête ; ils vont périr ; mais le comte d'Orsay est là ; il a tout compris, tout vu, et le pauvre Anglais ne périra pas cette fois, victime de sa jalousie, contre un Français. Une main vigoureuse et protectrice saisit le cheval par la bride, le ramène au rivage d'où il était parti, et, sans attendre les remerciements du cavalier sain et sauf, le comte d'Orsay avait disparu ; une troisième fois il avait traversé la rivière. Il se mit à la poursuite du renard, qui avait profité de cet acte d'humanité pour gagner du terrain ; mais pour cela il n'échappa pas à son triste sort. Seul, le comte d'Orsay força le renard, seul il chassa toute la journée. Il ne retrouva que le soir ses compagnons du matin, et, pour les consoler de leur mésaventure, il leur tendit la main et la queue du renard, trophée de sa victoire.

Les gens de Melton ne sont pas seulement jaloux des Français ; tout ce qui n'est pas naturalisé Meltonien par un long exercice jouit du plus profond mépris, fût-il Ecossais, Irlandais, ou même Anglais. L'amour-propre national s'efface devant l'amour-propre local. Le Leicestershire se proclame la terre classique de la chasse, et Melton s'en dit la capitale.

Rien n'égale le mépris que professent ces féroces chasseurs pour les paysans. Il sied bien à des manans, sous le frivole prétexte de conserver leurs bestiaux, leur unique richesse, il leur sied bien de boucher les trous pratiqués dans les haies pour la plus grande facilité des chasseurs ! comme si quelques misérables moutons perdus pouvaient entrer en balance avec les nobles plaisirs de nobles chasseurs !

Voilà la vie de Melton. De dix heures du matin à cinq heures du soir, c'est un mélange de pluie qui tombe et de cavaliers qui font comme la pluie, de chiens qui aboient, de renards qu'on ne force pas et de chevaux qu'on force ; de fossés où l'on roule et de paysans que l'on rosse. De cinq heures du soir à dix heures du matin, l'on joue, l'on mange et l'on boit. Les sportsmen qui se conviennent louent une maison, et ils y établissent une espèce de club où ils reçoivent leurs amis. L'étiquette est en grand honneur à Melton, où tous les jours, à côté l'un de l'autre, l'on brave les mêmes dangers. Il semble cependant que de cette confraternité de chutes devrait naître, quitte à mourir ensuite, une certaine intimité.

En France, les voyageurs entassés dans une diligence n'ont pas encore perdu de vue leur clocher, que déjà règne entre eux la plus cordiale familiarité. Chacun sait les risques qu'il court dans ces voitures, si bien construites pour verser sur les routes si bien entretenues pour venir en aide à la mauvaise construction des voitures. En présence d'un péril commun, toutes les langues se délient, toutes les confiances s'épanchent. Tant que l'on roule ensemble l'on s'aime, l'on s'adore. Il est vrai que ces amitiés, ces tendresses, inspirées par la peur, ne survivent pas au voyage. Pourquoi n'en serait-il pas de même à Melton ? Une intimité dont l'on prévoit, dont l'on fixe soi-même le terme, n'a rien de compromettant pour l'avenir. Mais à Melton, l'étiquette est aussi sévère que dans la plus petite cour des plus humbles principicules d'Allemagne. On ne s'aborde qu'après une présentation officielle. A l'aristocratie de la naissance se joint l'aristocratie de l'écurie. Le chasseur qui n'a que six chevaux se voit dédaigné par celui qui en a huit, et ainsi de suite. L'on peut consentir à rouler dans le même fossé, l'on peut même, au besoin, se porter secours ; mais se saluer, mais se parler, fi donc ! ! ?

Certains dandys indigènes, gonflés de vanité, infatués de leur mérite, poussent cette réserve jusqu'à l'extravagance. Un de ces lions ridicules, le plus ridicule, peut-être, lord ***, reçut un jour, à Paris, une leçon dont il n'aura pas profité sans doute, mais qui lui aura été fort sensible. Lord *** a une réputation d'excentricité qui n'a pas de rivale au monde ; à pied, à cheval, à la chasse, dans un salon, quand il parle, quand il se tait, quand il rit, quand il dort, il est prétentieux à l'excès. Il veut se singulariser à tout prix, et il ne réussit que trop à se rendre insupportable par ses airs dédaigneux. A Melton, il crut devoir honorer de la plus complète indifférence un Français, le comte de... avec lequel il passait sa vie chez des amis communs. Quelques mois après cette rencontre de chasse, lord *** vint à Paris. Dans le monde, il rencontra le même comte de... qu'en Angleterre il avait tenu à distance de sa noble personne, le comte de... l'un des élégants les plus recherchés du faubourg Saint-Germain. L'air, le séjour de Paris avaient, il faut le croire, assoupli le caractère de l'orgueilleux Anglais ; le lion s'était fait agneau. Lord *** voulut bien s'humaniser jusqu'à reconnaître son ancien compagnon de chasse. Il lui demanda de son air le plus gracieux s'il n'avait pas eu le plaisir de le rencontrer à Melton il y a quelques mois ; oui, mylord, répondit le comte de... J'étais à Melton à cette époque, mais je ne me rappelle nullement de vous y avoir vu.

La réponse était sanglante pour un homme qui s'imaginait que partout où il daignait être, on ne devait, on ne pouvait voir que lui ; et, n'avoir point été ébloui des rayons de son élégance, était le coup le plus rude que l'on pût porter à sa vanité.

A Melton, l'habit rouge est de rigueur, à toute heure de la jour-